

Servir la Parole avec foi et raison



Comme Marcier / CIRC

Le diacre est préposé aux diaconies de la Parole, de la liturgie et de la charité. En réservant la majuscule au mot Parole, nous signifions déjà son statut particulier : elle nous est d'abord donnée. Certes pas comme les musulmans l'entendent du Coran : ainsi que le rappelle le P. François Brossier dans ce dossier, la Bible n'est pas un texte révélé, dicté par un ange, mais un texte inspiré à des hommes, donc lié aux temps et aux cultures dans lesquels vivaient ces hommes-là. Ces paroles humaines sont Parole de Dieu grâce à l'Esprit-Saint qui les a inspirées et qui dispose le cœur et l'intelligence des croyants à les accueillir comme telles, à se les approprier et à s'en nourrir. Cela ne va pas de soi : il y faut de la foi mais aussi de l'étude. Plus encore : quand on a la charge d'annoncer cette Parole à d'autres, il est nécessaire de faire que tous l'entendent « dans leur propre langue » (cf. Ac 2). Nous sommes alors confrontés à la pauvreté de nos propres paroles devant cette tâche sacrée : rendre la Parole compréhensible aujourd'hui, l'incarner et en garder la puissance

incisive (le glaive dont parle He 4,12), sans la travestir, sans en faire l'instrument de nos idées propres, de nos idéologies du moment. Voilà à quoi ce dossier voudrait nous aider. Le père F. Brossier nous donne quelques principes commandant des refus et du respect : c'est donc une certaine ascèse qui est requise du commentateur de la Parole. Toute inspiration n'est pas nécessairement de l'Esprit-Saint ! C'est cette ascèse que reflètent, me semble-t-il, les témoignages des diacres Michel Guillier et Bernard Grolleron. Le père Jean-Michel Poirier se penche sur les outils d'interprétation actuellement à notre disposition : ils sont nombreux et variés. La plupart des diacres, c'est évident, ne peuvent être des spécialistes, mais connaître les bons outils est déjà un premier pas, même si on ne les maîtrise pas tous. Au-delà de toute technique, souvenons-nous surtout de ce que l'évêque dit au diacre au jour de son ordination, en lui remettant l'évangélaire : « Soyez attentifs à croire à la Parole que vous lirez, à enseigner ce que vous avez cru, à vivre ce que vous aurez enseigné. » ▀

Jean-François Delarue

Réflexion

Annoncer la Parole nécessite une attitude

La Bible étant le témoin de la parole de Dieu son serviteur doit tirer les conséquences dans sa manière d'utiliser la Bible. Nous pouvons en énumérer quelques-unes.

Annoncer la parole? Voilà bien une des missions essentielles des ministres de l'Église. Mais le service de la Parole ne va pas de soi. Car si, pour les croyants, la Bible est le témoin par excellence de la Parole de Dieu, elle n'en reste pas moins parole humaine, c'est-à-dire liée à un temps, une culture. Il ne s'agit pas d'un texte révélé, dicté par un ange, mais d'un texte inspiré.

Le respect de la distance

Puisque les écrits bibliques sont inscrits dans un temps et une culture, il serait particulièrement dangereux de vouloir réduire

artificiallement la distance qui nous sépare de leur écriture. « Sans aucun doute, la lecture chrétienne du Livre met tout d'abord en face d'une extériorité par rapport à notre présent, et la gêne que l'on peut avoir à ne pas trouver dans ces écrits des réponses immédiates et pratiques à nos débats doit être soutenue et reconnue. Sans elle, justement, les Écritures deviennent trop vite un instrument entre nos mains, un outil de plus pour servir à la construction de notre histoire. Utilisées ainsi comme autant de balles dans nos combats, elles deviennent captives de nos intérêts au lieu de nous en libérer. Tout à l'inverse, confesser l'extériorité de ces récits, leur âpreté, la difficulté de leur lecture inté-

ressée, la multiplicité hétéroclite de leur contenu, porter longuement et de manière permanente une telle étrangeté, c'est ouvrir à ces Écrits un espace où ils pourront se dire et déployer leur vertu révélatrice. Sauvegardés dans leur distance culturelle et historique, ces textes se donneront alors comme venus du fond des âges et cependant comme tout à fait proches (d'une proximité déroutante), porteurs de faits et gestes surprenants ou scandaleux, mais à l'image d'une actualité méconnue, lourds d'un message déconcertant, mais que ne mesure jamais pleinement notre intelligence. »¹

Le respect de la culture antique

Lire les textes comme s'ils étaient contemporains conduit au fondamentalisme qui considère que l'on peut tout lire au premier degré. N'est-ce pas prendre l'auteur du livre de Jonas pour un imbécile que d'imaginer que sa description du séjour de Jonas pendant trois jours dans le ventre du poisson se rapporte à un fait réel et non symbolique? Mon père me racontait qu'à l'époque de son catéchisme (en 1920), le vicaire expliquait sérieusement que le cachalot avait 3 estomacs et que Jonas avait donc un salon, une salle à manger et une chambre! Le respect des genres littéraires est donc indispensable.

Corinne Simon/CFIC



■ Ne pas trouver dans ces Écrits des réponses immédiates et pratiques à nos débats.

Le refus du concordisme

La Bible se présente comme « Histoire du salut ». Cette histoire s'inscrit bien sûr dans la grande histoire de l'humanité mais elle ne s'y confond pas. Par exemple, les plaies d'Égypte manifestent la volonté de Dieu de sauver son peuple de la servitude mais il est vain de vouloir retrouver à tout prix leur correspondance dans des catastrophes connues de l'antiquité comme l'éruption du volcan Santorin en 1600 avant J.-C. Il en va de même pour les 6 jours de la création qui n'ont rien à voir avec la manière dont les scientifiques décrivent la formation de la terre à partir du big-bang. Ces grands principes étant admis, la question se pose, en particulier pour les prédicateurs : comment se référer à la Bible ? Une tentation a toujours guetté les théologiens et les prédicateurs : Considérer la Bible comme un florilège dans lequel on peut puiser à l'appui de ses convictions. Là encore quelques garde-fous sont nécessaires.

Le respect du contexte

Avec des citations isolées, on peut tout faire dire à la Bible. Par exemple, au sujet de l'accueil de l'étranger aujourd'hui, on pourrait imaginer le dialogue suivant entre partisans et adversaires :

Le livre des Proverbes (11, 15) condamne toute relation avec des étrangers : « *Celui qui cautionne l'étranger se fait du tort, qui répugne à toper est en sécurité.* »

Le Lévitique (19, 34) de son côté affirme : « *L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Égypte.* »

L'aimer, c'est une chose, mais il y a des risques que nous

révèle l'Ecclésiastique (11, 34) « *Introduis l'étranger, il mettra le trouble chez toi et il t'aliénera ta maisonnée.* »

Job (31, 32) est plus ouvert quant à l'accueil de l'étranger : « *Jamais étranger ne coucha dehors, au voyageur ma porte restait ouverte.* »

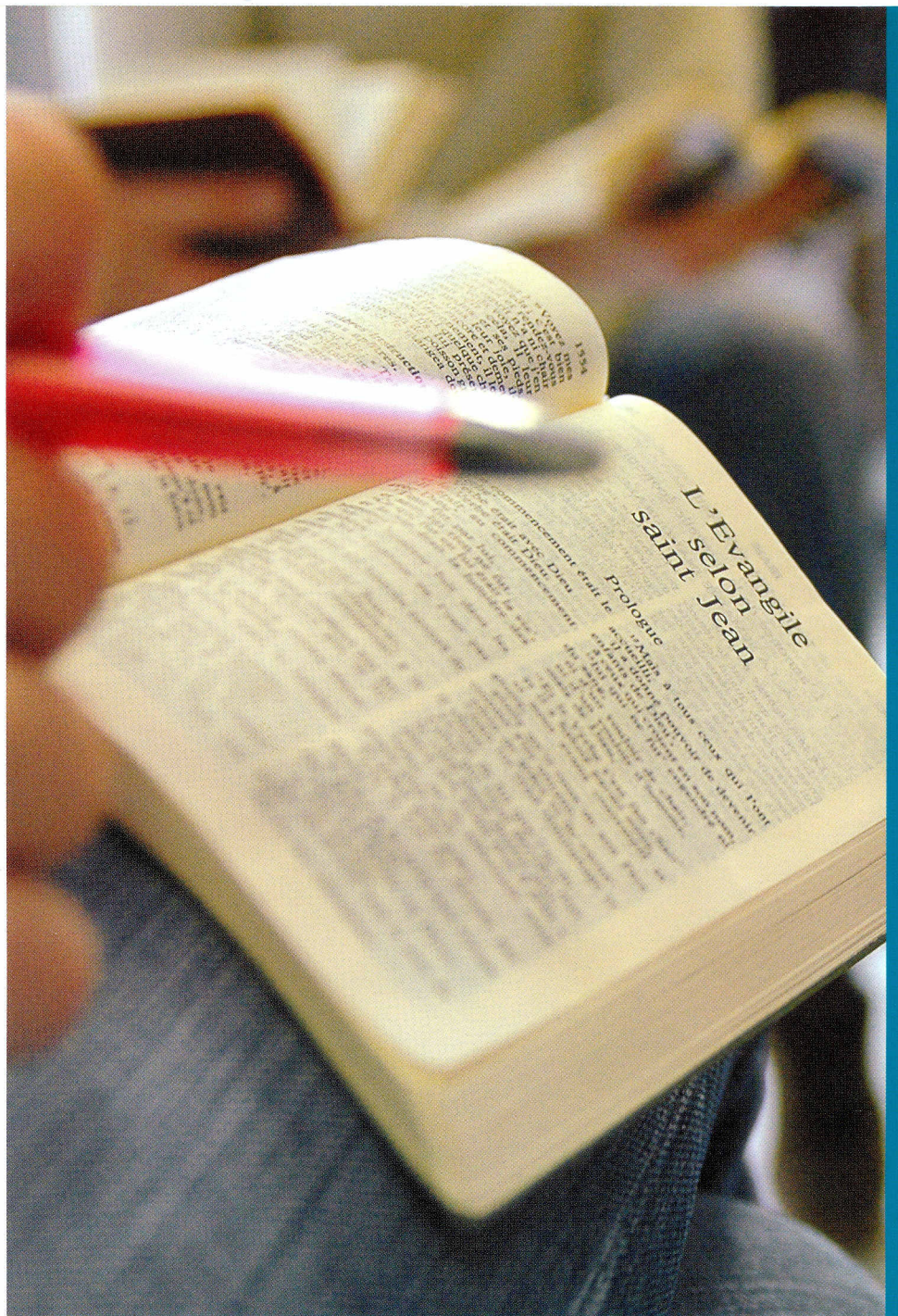
Le gîte et le couvert passe encore, mais pas plus ; d'ailleurs le Deutéronome (15, 3) l'annonce clairement : « *Tu pourras exploiter l'étranger, mais tu libèreras ton frère de ton droit sur lui.* »

Pourtant le même Deutéronome (24, 14), ne fait aucune distinc-

■ Avec des citations isolées, on peut tout faire dire à la Bible.

Faire écho aux consciences

Arnaud de Laportalière, diacre du diocèse de Pamiers vient d'écrire *Le Maître de la Vigne*, où il s'interroge sur « comment dire une parole sur Dieu et une parole de Dieu qui ait un écho dans les consciences ». Dans sa préface, Mgr Marcel Perrier, évêque de Pamiers, note que « le langage est limpide, imagé, concret, avec les mots de la vie et de l'évangile. L'humour est continu, comme un sourire qui nous accompagne, pour donner confiance en l'avenir, parce que Dieu est au milieu de nous... »





■ *Nous n'atteignons jamais Jésus autrement que par ceux qui en témoignent.*

tion parmi les habitants du pays :
« Tu n'exploiteras pas le salarié humble et pauvre, qu'il soit d'entre tes frères ou étranger en résidence chez toi ».

Le respect de la globalité

Non seulement il faut regarder le contexte de chaque citation mais il faut aussi la replacer dans une perspective globale. C'est l'ensemble de la Bible qui fait Parole et pas telle ou telle phrase sans oublier que les évangiles et l'enseignement du Christ portent les Écritures à leur perfection. On ne peut citer « Œil pour œil, dent pour dent » et oublier l'appel au pardon que fait Jésus dans les évangiles.

Le refus de la parole magique

Une pratique assez courante dans les milieux évangéliques consiste à « piquer la Bible », c'est-à-dire à ouvrir la bible et prendre au hasard un texte comme Parole de Dieu pour moi aujourd'hui. Certes, il y a là un acte de foi en la puissance de la Parole mais elle induit un rapport à l'Écriture de l'ordre de la magie. Pour montrer le danger d'une telle pratique, un pasteur m'a raconté l'histoire humoristique suivante :

« Un homme, se demandant ce que Dieu souhaitait pour lui, ouvrit sa Bible au hasard et tomba sur cette parole de l'évangile : "Judas alla se pendre." Surpris par une telle demande de la part de Dieu, il ouvrit à nouveau sa Bible

au hasard et tomba sur cette autre parole de Jésus : "Allez et faites de même !" Obéissant, il installa un nœud coulant et se pendit. Or la corde cassa ! Ouvrant à nouveau sa Bible au hasard pour une dernière vérification, il tomba sur cet ordre donné par Pierre au magicien Simon (Ac 8,22) : "Repens-toi !" »

La prise en compte du narrateur

Un dernier point me semble essentiel pour les prédicateurs qui ont à faire l'homélie d'un texte évangélique. La tentation est grande de se projeter au temps de Jésus comme si nous pouvions être les témoins directs de ses actes et de ses paroles. Au besoin, on ajoute des détails pour faire plus vrai.

C'est oublier que nous n'atteignons jamais Jésus autrement que par ceux qui en témoignent. Le premier réflexe du prédicateur doit être celui-ci : Comment le narrateur me raconte-t-il tel ou tel acte de Jésus ? Que me donne-t-il à comprendre dans la façon dont il me raconte l'événement ? Par exemple, si je lis l'épisode de « Jésus retrouvé au Temple » (Lc 2,40-52), présenter ce récit comme celui d'une fugue de Jésus et faire de la parole à ses parents les premiers mots de Jésus rapportés par les évangiles mène à une impasse. La véritable question à se poser est la suivante : à la fin des évangiles de l'enfance, que nous dit Luc à la lumière de la résurrection sur l'identité de Jésus ; qui est son vrai Père et en quoi sa maison est-elle celle

du Père ? La fin de l'évangile de Luc le montrera définitivement : Jésus, dans son humanité même, a été glorifié après sa mort, il est désormais « assis à la droite de Dieu », partageant pleinement sa gloire (Lc 24,51 ; Ac 1,9).

Le respect du livre

Être serviteur de la Parole de Dieu, cela doit se manifester non seulement par la Parole mais aussi par nos gestes. La manière dont les ministres de la liturgie « traitent » le Livre est aussi un témoignage. Le prêtre ou le diacre qui se débarrasse de l'évangélaire pour étaler plus commodément ses papiers de prédication, celui qui le laisse sur la crédence et pose par-dessus les burettes, ou celui qui utilise un exemplaire

à la reliure défoncée, comment peuvent-ils signifier à la communauté le respect et l'amour des Saintes Écritures qui est pourtant le leur ? Cette attitude de respect devrait commencer déjà dans le bureau où se prépare l'homélie : veiller à ne jamais rien poser sur la Bible et manifester concrètement qu'elle n'est pas un livre comme les autres peut favoriser le témoignage que nous avons à porter vis-à-vis de la Parole de Dieu. ▀

Père François Brossier

Professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris

1 Paul Valadier, « Libération et Évangile », *Études* (mars 1973), p. 450-451.

« Reçois l'Évangile du Christ que tu as la mission d'annoncer. Sois attentif à croire à la parole que tu liras, à enseigner ce que tu as cru, à vivre ce que tu auras enseigné. »

extrait du Rituel de l'ordination du diacre

« Ce qui a résonné »

Marié à Marie-Paule depuis 36 ans, j'ai été ordonné diacre permanent en mars 2001. D'abord professeur dans l'enseignement public, je suis depuis 1995 inspecteur pédagogique régional, chargé des sciences de la vie et de la Terre dans l'académie de Nantes.

Comme tous mes frères diaques, j'ai à servir la Parole. On peut la servir par ses actes, c'est-à-dire au quotidien. Mais il s'agit ici précisément de l'homélie. Professionnellement, j'ai souvent à prendre la parole en public, depuis l'entretien individuel jusqu'à des assemblées d'une centaine de professeurs. Ainsi mes interrogations ne viennent pas de l'exercice lui-même, mais bien de la construction de son contenu.

Lorsque je prépare la homélie, j'essaie de lire les textes, environ deux semaines auparavant. Dans la mesure du possible, une dizaine de jours avant, je rejoins l'équipe qui prépare la liturgie du dimanche correspondant.

Mon premier souci est de ne pas dire de contrevérités. Ce qui m'oblige à utiliser plusieurs outils : la TOB, intéressante par ses notes ; les ouvrages¹ de Noël Quesson, toujours documentés pour comprendre le contexte et ne pas faire d'erreur ; quelques sites Internet, proposant des pistes d'homélies.

Mon métier m'oblige à de longs parcours en voiture ; j'en profite pour laisser mûrir en moi la Parole. J'ai envie de redonner ce qui a résonné en moi, en me disant que cela peut aussi atteindre mes frères chrétiens. J'essaie d'y mettre du vécu, de la vie.

Après ce travail d'imprégnation, je me mets à l'ordinateur pour la rédaction, achevée en une à deux heures. Pour résumer, j'essaie d'être sincère dans ce que je dis, avec mes questions, mes doutes ou mes certitudes. Il arrive que nous échangions avec les uns ou les autres à la sortie de la messe. Ils me disent parfois que la parole du diacre est différente de celle du prêtre, comme complémentaire.

Michel Guillier

1 Parole du dimanche, années A, B et C

Exégèse

La Bible, une histoire qui éclaire celle de tout croyant

La Bible va chercher profond dans l'humanité de l'homme, une humanité que l'exigence divine, permet de faire grandir et d'entrer dans une authentique fécondité.

À un légiste qui lui demandait ce qu'il convenait de faire afin d'avoir part à la vie éternelle, Jésus répond par une double question: « *Dans la Loi, qu'y-a-t-il d'écrit? Comment lis-tu?* » (Lc 10,26). Dans les propos de Jésus, aucune redondance: la seconde question ne vient pas répéter la première. Il faut d'abord connaître la Loi, l'avoir lue; puis, dans un second temps, l'interpréter. Mais toute lecture ne suppose-t-elle pas déjà une interprétation? On ne lit jamais à blanc. « *Comment lis-tu?* »: la seconde question creuse donc la première. Car la Loi suppose une interprétation, et non pas une observance servile et non réfléchie. Plus largement, les Écritures sont ainsi constituées qu'elles appellent celui qui les aborde à s'engager dans un travail de lecture attentive, de mise en correspondance des textes entre eux et avec l'histoire qu'ils évoquent, enfin de partage d'interprétations au sein de communautés croyantes. Insistons sur ce dernier point: l'Ancien comme le Nouveau Testament sont issus d'expériences de foi, visent à nourrir la foi et doivent donc être reçus à la lumière de la foi. Jésus et le légiste feront ensemble ce chemin, un modèle pour nous.

En premier lieu, lire la Bible

La Bible forme un ensemble de livres, elle est constituée par un réseau de textes. Une première approche consiste tout simple-



Les Écritures sont ainsi constituées qu'elles appellent celui qui les aborde à s'engager dans un travail de lecture attentive.

ment à lire ces livres, à repérer les grands axes de cette histoire, à repérer les correspondances, les citations internes et les allusions. Nos traductions françaises bien annotées (comme la Bible de Jérusalem, la TOB ou la Bible Osty) sont bien utiles, avec leurs notes marginales ainsi que l'indication en italiques des citations (notamment quand le NT cite l'AT). Les notes de bas de pages permettent aussi de situer un verset dans son contexte historique premier, de repérer que derrière ces traductions il y a tout un travail d'examen des différentes sources (critique textuelle), d'examen du vocabulaire, du milieu culturel qu'il charrie, etc. On est bien avisé de s'en servir! Pour aller plus avant, repérons ensuite deux principales manières d'aborder la Bible, qui se sont

faites jour au cours de l'histoire de son interprétation.

L'histoire dans la Bible

La première consiste à considérer les rapports de ces textes avec l'expérience historique à laquelle ils se réfèrent. Car la Bible se présente globalement comme une grande histoire, l'histoire du salut. Si le récit historique ne constitue pas le seul genre littéraire de la Bible – on y trouve aussi bien des poèmes, des textes de lois, des oracles, des textes apocalyptiques, des lettres ou épîtres, etc. –, il est à la fois le plus employé et celui qui enchâsse l'ensemble en un tout cohérent. Du début de la Genèse à la conclusion de l'Apocalypse (deux textes qui offrent bien des parallèles), les auteurs de la Bible déroulent une grande fresque tissée par



des personnages de chair et d'os qui écrivent une histoire à la riche complexité. Dès lors, il était normal qu'on en vienne à questionner le rapport du récit à l'histoire telle qu'on peut l'approcher avec tous les moyens à notre disposition.

L'histoire de la Bible

L'un des premiers constats qui fut dressé, essentiellement à partir du XVII^e siècle est que la Bible elle-même a une histoire: elle n'a pas été rédigée d'un seul jet mais offre à un regard attentif les traces d'une constitution par étapes, avec des relectures, des remaniements et des lignes théologiques offrant des différences notables. La confrontation avec des données extra-bibliques, archéologiques et littéraires, a conduit à réapprécier le caractère proprement historique des traditions bibliques. D'un autre côté, un travail plus littéraire sur les textes anciens a mis en valeur la diversité des styles, les ruptures dans le cours du récit, les répétitions et les parallèles, en arrivant à la conclusion que la plupart des livres de la Bible sont les fruits d'un long travail rédactionnel pouvant s'étaler sur plusieurs siècles. Tout cela a définitivement miné une lecture 'naïve' voire fondamentaliste des textes bibliques. On ne peut plus lire la Bible comme si les événements qu'elle raconte s'étaient effectivement déroulés tel qu'elle les raconte, ce qui ne veut pas du tout dire que tout est fiction.

La lettre et l'esprit

Mais alors, la Bible nous mentirait-elle? C'est ici qu'une autre prise de conscience est nécessaire: le projet de la Bible n'est pas de rendre compte objectivement de faits historiques mais de nous raconter l'histoire d'un salut qui éclaire, nourrit et construit chacune de nos destins singulières comme de nos

destins collectifs. Le lien à l'histoire demeure essentiel, mais il doit être réévalué en ayant bien en perspective que la Bible n'est pas d'abord un manuel d'histoire. Elle s'intéresse beaucoup moins à la lettre qu'à l'esprit. Celui-ci nous est autant livré dans la manière que la Bible emploie pour nous parler que dans le référent à une histoire qui reste, malgré tout, importante pour nous. Le rapport à l'histoire demande d'abord que les textes bibliques soient considérés comme des œuvres littéraires, qu'on s'interroge sur leur visée, qu'on considère les projets théologiques qui les sous-tendent avant de revenir aux conditions historiques des expériences de foi auxquelles ils veulent nous donner accès. Aussi la première approche dont nous venons de parler – communément appelé « historico-critique » – exige un autre type d'approche, qui considère avant tout le texte biblique

dans son état final, puisque c'est le seul qui fait véritablement foi.

Une mosaïque

Ces approches complémentaires sont d'abord littéraires. Elles mettent en évidence l'organisation du discours (analyse rhétorique), du texte en général (analyse sémiotique) et l'art du récit (analyse narrative). Bien souvent, elles restituent aux textes bibliques une cohérence que des lectures historico-critiques avaient mise à mal, donnant parfois à penser que nous n'avions affaire qu'à une mosaïque de traditions éparses. Pour filer l'image, une mosaïque de matériaux composites peut fort bien dessiner un dessin parfaitement conçu, équilibré et signifiant. Ces approches sont attentives aussi bien au texte lui-même, indépendamment de ses conditions de production, qu'à ce que sa réception peut produire chez un lecteur ou un auditeur. Elles nous rappel-

Trois questions à...

... Bernard Grolleron, diacre du diocèse de Chambéry

Dans quelles circonstances es-tu amené à commenter la parole de Dieu?

J'assure une fois par mois un commentaire des textes du dimanche sur RCF et il m'arrive de prêcher le dimanche en paroisse, et pour des baptêmes, mariages ou sépultures. C'est aussi lors de certaines révisions de vie ACO et de retraites ou sessions.

Quand tu dois trouver un texte, sur quels critères le choisis-tu?

Sauf pour les sessions, je ne choisis pas: je prends le texte du jour proposé par l'Église. D'abord pour être au service de la Parole et non l'utiliser pour justifier mes idées, et parce que cela me permet de me coltiner des textes peu familiers et de les découvrir. C'est aussi pour moi une façon de communier avec tous les croyants du monde qui lisent, prient et méditent ce même texte.

Comment prépares-tu? Quels outils utilises-tu?

Je lis le texte plusieurs jours à l'avance, le mâchouille, le rumine; je le laisse agir en moi. Puis je le relis et note en vrac ce à quoi il me fait penser, en quoi il résonne dans mon quotidien, dans l'actualité. Après cela je relis à nouveau, j'essaie de bâtir la trame et je recherche le fil conducteur. Je consulte ensuite des commentaires faits par des théologiens, je regarde la définition de certains mots et consulte en finale *Théo*. Je note tout, revois mon canevas qui bien souvent évolue et je décide alors la direction de mon intervention, sachant que je la veux compréhensible pour tous et qu'elle s'illustre dans le quotidien et l'actualité. J'écris alors, je relis et je partage avec mes frères. ▀

(Propos recueillis par J.-F. Delarue)

lent ainsi que la Bible cherche moins à informer ou à instruire qu'à mettre en mouvement son lecteur d'hier et d'aujourd'hui. Elles permettent enfin de mieux passer du « comment » ces textes ont été formés au « pourquoi » : en vue de notre salut.

Explorer les traditions

Dans la foulée, d'autres approches s'intéressent aux traditions de lecture de l'Écriture. D'une part nous ne sommes pas les premiers à lire la Bible, d'autre part ces traditions informent bien souvent nos propres lectures. Qu'elles soient nées dans le judaïsme des premiers siècles ou chez les Pères de l'Église, elles nous conviennent à relire le texte à la recherche du mystère de la foi, de la Parole de Dieu et de la présence du Christ. En filant « l'histoire des effets du texte », qui inclut ce que les traditions bibliques ont pu produire en œuvres d'art, cette ligne d'exégèse ne délaisse pas

le texte canonique : au contraire, elle tente d'en explorer toutes les potentialités.

À la lumière des sciences humaines

Les sciences humaines (sociologie, psychologie, anthropologie) ont aussi apporté leur contribution, permettant non seulement de vérifier la pertinence des traditions bibliques dans tout ce qui concerne l'humain, mais aussi d'approfondir notre connaissance de l'homme, de sa nature, de ses réactions, de ses conditionnements, de sa dignité et de ses capacités d'aimer.

Enfin, de nombreuses lectures considèrent comme incontournable pour aborder le texte biblique le fait de se situer dans un contexte concret, en cherchant en retour des lumières pour vivre ses engagements et conduire des actions dans le sens d'une libération des plus

pauvres, de reconnaissance de la dignité de tout homme et de prise en compte de la vocation féminine.

L'exemple du sacrifice d'Isaac

Un exemple permettra d'illustrer, sinon toutes ces approches, au moins les principales d'entre elles. Gn 22,1-19 nous raconte comment Abraham conduit son fils Isaac vers le sacrifice sur la demande de Dieu et comment, après avoir été jusqu'au bout de l'obéissance, il sacrifie un bélier à la place de son fils et se voit confirmer la promesse d'une nombreuse descendance.

Une approche historico-critique tentera d'abord de sonder l'unité du texte. Elle pourra par exemple distinguer une strate de récit de tradition « élohiste » qui présente le sacrifice d'Abraham comme une épreuve de foi et d'obéissance pour Israël, en résonance de la polémique engagée par les prophètes Osée et Amos contre des sacrifices rituels purement extérieurs et n'exprimant rien d'authentique. Ou bien, pour d'autres, on trouvera ici une réflexion d'Israël plus tardive, réfléchissant à partir de l'expérience de l'exil, quand Dieu semble renier ses promesses et reprendre ce qu'il a donné. Plutôt qu'une polémique sur les sacrifices d'enfants, ces textes renvoient donc à une expérience de foi d'Israël traduite dans une histoire concernant Abraham, son père dans la foi.

Une approche rhétorique mettra en évidence la construction du texte, au sein d'un cycle lui-même bien structuré. Comme pour Hagar (Gn 21), Dieu sauve l'homme en péril. Une lecture narrative mettra en évidence le mouvement du texte, qui noue deux intrigues : une intrigue d'action qui culmine dans le geste d'Abraham prenant le couteau pour sacrifier Isaac, avec une intrigue de révélation qui culmine dans la déclai-

« Oser »

Extraits de l'article « Pour une prédication intelligente » de Paul Guérin (prêtre du diocèse de Versailles), paru dans le n° 62 du 1-1-1999 de la revue Croire Aujourd'hui

[...] le service de la foi des chrétiens présents à la liturgie – je parle ici de l'homélie – inclut un effort d'intelligence des textes, source de la foi. [...] C'est pourquoi je crois que tout prédicateur doit fournir, semaine après semaine, des clés de compréhension pour permettre à ses auditeurs d'entrer réellement dans les textes.

Quand un prédicateur a sérieusement étudié les textes bibliques, il n'a fait que la moitié de son travail. On a peut-être mieux compris, mais on ne se sent pas concerné. [...] L'Écriture [...] nous a parlé d'être sauvé, de croire, de pécher, d'espérer, d'aimer à la façon de Dieu, d'être pardonné, de la mort vaincue... Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, non pas intellectuellement mais vitalement, pour moi, homme ou femme de ce siècle ?

Trop de clercs, habitués aux mots de la Tradition, ne prennent pas assez conscience que ces mots ne font plus choc, ne font plus sens, ne disent rien ou si peu. C'est le « patois de Canaan », la langue de bois de la Bible.

Il faut donc réellement les traduire. Non pas les oublier. Car il faut un langage de référence. Mais il faut traduire ce langage, lui faire rendre son jus. Là naît la peur spécifique du prédicateur : « traduttore, traditore », le traducteur est un traître. Or c'est le contraire qui est vrai. Qui ne traduit pas trahit : qui se contente de répéter les mots leur fait dire autre chose que leur sens premier. Qui ne traduit pas laisse le texte dans les bandellettes du suaire. [...] Il faut oser traduire, oser aller à la rencontre de la mentalité de l'auditeur et se risquer à lui parler, dans sa langue à lui, du message étudié dans la langue biblique. ▀



▲ Communauté de base au Brésil: la Bible cherche moins à instruire qu'à mettre en mouvement.

ration de l'ange: « Maintenant, je sais... ». Elle s'intéresse au jeu entre les personnages, entre le narrateur et son lecteur, impliqué émotionnellement dans l'action. Finalement, Abraham apparaît comme l'anti-Adam, qui ne met pas la main sur le don de Dieu mais se montre capable de le redonner. Au moment même où il accepte de les perdre, Dieu fait ainsi advenir Abraham à son statut de père de nations et source de bénédiction pour des peuples.

La tradition juive a développé le rôle d'Isaac qui devient, avec son père, un modèle de l'Israël totalement obéissant et soucieux de présenter les sacrifices prescrits par la Loi. La tradition chrétienne ancienne a rapidement développé, à la suite de Paul, le jeu des types-figures qui annoncent et préfigurent le salut en Jésus Christ. Lui aussi a porté le bois sur lequel il allait être sacrifié et, par le don librement consenti de sa vie, il a délivré à jamais l'humanité de la malédiction du péché. Le sacrifice d'Abraham préfigurait donc celui de Jésus et montrait déjà la réponse divine à l'humanité qui se donne: la résurrection en une vie éternelle. La tradition musulmane a transféré sur la figure d'Ismaël cette histoire tandis que l'art, la pein-

ture, la musique et la littérature, plus récemment le cinéma¹, laissait résonner cette histoire.

Des lecteurs psychanalystes (Marie Balmory dans « Le sacrifice interdit. Freud et la Bible ») ont relu avec profit cette histoire antique. Parmi les multiples aspects révélés par ce regard, notons la fine observation qu'Abraham sacrifie finalement un animal père (le bélier) alors qu'il était question jusque-là de l'animal fils (l'agneau). C'est dire que Dieu lui demande de renoncer à une certaine façon de vivre sa paternité, qui étouffe Isaac dans des liens d'affection trop serrés, pour laisser le fils advenir à lui-même, seule façon d'être père à son tour et d'assurer ainsi la fécondité de la promesse.

Finalement, cette histoire va chercher profond dans l'humanité de l'homme, une humanité que l'exigence divine, à première vue paradoxale et mortifère, permet de faire grandir et d'entrer dans une authentique fécondité. La foi fait entrer dans une histoire qui éclaire celle de tout croyant. À chacun, la méditant dans la prière, de la faire sienne. ▲

Père Jean-Michel Poirier

Institut catholique de Toulouse

1 « Enquête sur Abraham », un film d'Abraham Segal (1996).

Petite biblio

▲ *L'interprétation de la Bible dans l'Église* — Commission biblique pontificale — Rome, 1993 — on le trouve en plusieurs éditions ainsi que dans la *Documentation catholique* — texte complet disponible sur <http://www.portstnicolas.org>

▲ *Abraham, nouvelle jeunesse d'un ancêtre* — éd. Thomas RÖMER — Labor et Fides — Genève, 1997.

Le Sacrifice interdit: Freud et la Bible — M. Balmory — Livre de Poche.

▲ *Abraham sacrifiant. De l'épreuve du Motiya à la nuit d'Auschwitz* — R. Martin-Achard — éditions du Moulin — 1988 (très bon petit ouvrage).

▲ *Abraham* — M. Collin — *Cahiers Évangile* n° 56 — Cerf — 1986 (lecture historico-critique).

▲ *Lire la Bible avec les Pères — La Genèse* — Sœur Isabelle de La Source — Paris, 1988 (pour une sélection de commentaires de Genèse par des Pères de l'Église).

▲ *Abraham et sa Légende* — W. Vogels — *Lire la Bible* n° 110 — Montréal-Paris, 1996 (ouvrage de bonne vulgarisation traitant l'ensemble du cycle).

▲ *Isaac ou l'épreuve d'Abraham. Approche narrative de Genèse 22* — A. Wenin — *Le livre et le rouleau* 8 — Bruxelles, 1999 (lecture plutôt narrative).

▲ *Divino afflante Spiritu* — Pie XII — 1943.

▲ *Constitution Verbum Dei* — concile Vatican II.